

# Jacques, “frère du Seigneur”, et l’Eglise primitive

par Roland TOMB\*

**Pierre-Antoine BERNHEIM**

*Jacques, frère de Jésus*

Editions Noêsis

Paris, 1997, 390 pages (dont 31 pages de notes et de références)

**Etienne TROCME**

*L'enfance du christianisme*

Editions Noêsis

Paris, 1997, 220 pages

Qui était Jacques, « frère du Seigneur », mis à mort 30 ans après Jésus et souvent présenté comme son cousin ? Personnage dominant d’une Eglise primitive fortement ancrée dans le judaïsme de son temps, fidèle à la Loi mosaïque, il dépassait Pierre en prestige et en autorité et s’opposait à Paul dont les idées finirent par s’imposer et mener à la séparation du christianisme et du judaïsme.

P.A. Bernheim se livre à une réhabilitation magistrale d’un homme méconnu et énigmatique, au terme d’une enquête passionnante sur les débuts de l’Eglise. Il propose une vision renouvelée du groupe “judéo-chrétien”, et nous fait redécouvrir une Eglise qui “n’allait pas dans le sens de l’Histoire”.

## Les auteurs et les sources

L’historien juif Flavius Josèphe (37-100) relate l’exécution, en 62 de notre ère, “par le Grand-Prêtre Anan de Jacques, frère de Jésus, appelé le Christ, accusé d’avoir transgressé la Loi”. “Ceux des habitants de Jérusalem qui étaient les plus modérés et observaient la Loi le plus strictement en furent irrités”<sup>1</sup> ce qui entraîna le renvoi d’Anan, malgré son appartenance à une famille puissante et à une lignée prestigieuse de Grands-Prêtres. Tous les experts s’accordent pour considérer que cette affirmation de Josèphe est originale et n’est pas le fruit d’une interpolation ultérieure. Jacques apparaît ainsi comme un personnage d’autant plus important que

---

\*Médecin, Professeur à la Faculté de Médecine de l’Université Saint-Joseph  
Ancien élève de l’Institut Catholique de Paris et de la Faculté de Théologie Protestante de Strasbourg

<sup>1</sup> Flavius Josèphe, *Antiquités Juives* 18, 63-64, Paris, Librairie Ernest Leroux, 1929

Flavius Josèphe ne cite ni Pierre, ni Paul, ni aucun autre personnage de l'Eglise Primitive.

Les évangélistes *Matthieu* (13, 55) et *Marc* (6,3) énumèrent les noms des quatre frères de Jésus : Jacques, Joset (ou Joseph), Jude et Simon. Tous deux citent Jacques en premier.

L'importance de son rôle ressort également des mentions que Paul, son principal adversaire, fait de lui dans ses épîtres; il est mentionné parmi les premiers bénéficiaires des apparitions du Ressuscité (*1 Corinthiens* 15, 7). Les *Epîtres* de Paul, probablement les écrits néo-testamentaires les plus anciens, rédigés vers l'an 50, nous présentent Jacques, "le frère du Seigneur" comme l'un des Chefs de l'Eglise primitive. Il est mentionné à trois reprises dans l'*Epître aux Galates* : avec Pierre et Jean il est qualifié de "colonne de l'Eglise" et, là aussi, cité en premier. Paul souligne son rôle dans le "concile de Jérusalem" et lors de "l'incident d'Antioche", événements déterminants qui devaient décider si les convertis d'origine non-juive devaient ou non se plier à la Loi mosaïque.

Dans les *Actes des Apôtres* Jacques apparaît aussi comme le chef de l'Eglise de Jérusalem. C'est lui qui préside le "Concile de Jérusalem" et c'est lui qui tranche les débats (*Actes* 15, 6-29).

La littérature chrétienne ultérieure, plus prolixe, mélange allègrement l'histoire et la légende. L'auteur admet "qu'il ne saurait être question de retracer la vie de Jacques, comme on peut le faire, avec courage et imagination, pour Paul." Il rapporte des écrits non canoniques qui décrivent abondamment la réputation considérable, quasi-mythique dont a joui le personnage dans les trois premiers siècles.

La littérature pseudo-clémentine insiste sur la primauté de Jacques, "qualifié d'évêque des évêques", c'est à dire, comme le souligne Bernheim "anachronisme mis à part, de premier pape".

Dans un texte apocryphe, l'*Evangile des Hébreux*, le Christ ressuscité offre à Jacques le privilège de la première apparition. Pour Clément d'Alexandrie (vers 200), Jacques était devenu l'autorité suprême de l'Eglise après la mort du Christ. Epiphane de Salamine (315-403), dans *De viris illustribus*, lui consacre la deuxième notice après celle de Pierre. Eusèbe de Césarée (vers 320) souligne la prééminence du "frère du Seigneur, Jacques, qui reçut l'administration de l'Eglise avec les apôtres. Depuis les temps du Seigneur jusqu'à nous, tous l'appellent le Juste".

Plusieurs textes gnostiques, figurant parmi les manuscrits de Nag Hammadi, accordent à Jacques une position prééminente dans l'Eglise primitive. Dans l'*Evangile de Thomas*, Jésus désigne "Jacques le Juste" comme celui qui devra lui succéder. Dans l'*Epître apocryphe de Jacques*, Jésus révèle son enseignement à

Jacques surtout et à Pierre. Dans les deux *Apocalypses de Jacques*, Jésus transmet à Jacques un enseignement secret, entièrement gnostique.

Pour Bernheim, “la prééminence accordée à Jacques dans les traditions judéo-chrétiennes, catholiques et gnostiques est tout à fait remarquable. (..) “le frère du Seigneur” reste pourtant largement inconnu de la plupart des chrétiens. L’égal, voire le supérieur de Pierre et de Paul au tout début de l’Eglise, il est aujourd’hui doublement éclipsé par celui que les catholiques considèrent comme le premier pape et par celui qui est unanimement qualifié de prince des théologiens”.

L’autorité de Jacques dans l’Eglise qui s’appuie sur celle des “frères du Seigneur” a une incontestable coloration dynastique, comme le califat dans l’Islam. En outre, le successeur de Jacques à la tête de l’Eglise de Jérusalem fut Siméon, cousin germain de Jésus. Il faut cependant noter qu’à la suite de Saint Jérôme, Jacques qui était considéré jusque là comme le frère (ou le demi-frère) de Jésus, sera identifié à l’un des apôtres, Jacques le Mineur, mentionné en *Marc* 15, 40. Cette identification sera retenue par l’Eglise catholique, mais pas par les Eglises Orthodoxes qui fêtent séparément les deux Jacques.

Ainsi l’auteur tente-t-il de répondre aux nombreuses interrogations que suscitent les textes :

-quelle était la relation de parenté entre Jacques et Jésus? était-il son frère, comme une interprétation littérale du Nouveau Testament le suggère, son cousin comme le suppose la tradition catholique depuis Jérôme, ou son demi-frère comme le pensaient de nombreux Pères de l’Eglise ? et dans quelle mesure, sa relation de parenté avec Jésus a-t-elle favorisé son ascension à la tête de l’Eglise?

-quelle fut la nature de ses relations avec Pierre?

-a-t-il soutenu l’activité missionnaire de Paul, comme le suggèrent les *Actes des Apôtres*, ou a-t-il adopté une position plus réservée, voire hostile, comme certaines épîtres de Paul et la tradition judéo-chrétienne le laissent entendre?

-pourquoi sa mise à mort par le Grand Prêtre Anan a-t-elle suscité les protestations des Pharisiens et le renvoi du Grand Prêtre ?

-qu’advint-il des judéo-chrétiens après sa mort et comment expliquer l’oubli dans lequel il est tombé dans la tradition chrétienne ?

### Les “Frères” de Jésus

L’auteur expose longuement, minutieusement le problème des frères et sœurs de Jésus. Il analyse et développe sur 22 pages toutes les théories en présence, et

tente d'emporter la conviction du lecteur avec des témoignages scripturaires et des arguments philologiques.

A plusieurs reprises, les Evangiles font référence aux frères et parfois aux sœurs de Jésus, comme dans l'épisode relaté en *Marc* 3, 31. Si le nombre des frères et leurs noms sont donnés par *Matthieu* et *Marc*, le nombre des sœurs et leurs noms ne sont nulle part indiqués. Dans la plupart des références provenant des Evangiles et des *Actes des Apôtres*, les frères de Jésus sont associés à Marie, sa mère. Dans certains passages, les frères de Jésus sont explicitement opposés à ses disciples; dans ces cas-là, le mot "frère" peut difficilement avoir le sens figuré de compagnon .

Nous savons, par ailleurs, que dans le Proche-Orient ancien et moderne, les usages larges du terme "frère" incluent les notions de demi-frère et de proche parent. Dans l'Ancien Testament, les douze fils de Jacob sont appelés "frères" alors qu'ils sont de quatre lits différents (Gn 37, 4) et Abraham se considère comme "frère" de son neveu Lot (Gn 13, 8). Le terme "cousin" n'a pas d'équivalent en hébreu (pas plus qu'en arabe) : l'Ancien Testament doit faire appel à l'expression "fils d'oncle" (hébreu "ben dod", arabe "ibn 'amm"). Mais ce n'est pas le cas en grec : le terme "αδελφος" (adelphos) très largement utilisé dans le Nouveau Testament se superpose bien à celui de frère (ou de demi-frère). En revanche, le terme "ανεψιος" (anepsios) qui veut dire "cousin" existe bel et bien; Paul emploie ce mot à propos de Marc, cousin de Barnabé (Col 4, 10).

Cette situation conditionne l'interprétation des liens de parenté existant entre Jésus et ceux que le Nouveau Testament appelle ses frères et ses sœurs. Trois théories sont en présence.

*La première*, la plus naturelle, consiste à penser qu'il s'agit de frères ou de sœurs biologiques, fils et filles de Marie et Joseph, nés après Jésus. On l'attache généralement au nom de Helvidius, l'un de ses défenseurs de la fin du IV<sup>e</sup> siècle. Elle a cependant été soutenue avant cette date, notamment par Tertullien (+225). Cette théorie a connu un renouveau il y a deux siècles seulement. De nos jours elle est admise par la plupart des exégètes protestants ainsi que par plusieurs exégètes catholiques éminents. Le dominicain François Refoulé, ancien Directeur de l'Ecole Biblique de Jérusalem, cité par l'auteur, affirme : "pour l'exégète et l'historien les frères et les sœurs de Jésus sont selon toute probabilité, des frères et des sœurs de sang". Le mot grec "αδελφος" qui figure dans tous les passages significatifs se réfère généralement à des frères nés des mêmes parents ou au moins de la même mère. Un sens figuré paraît exclu. De plus, les frères de Jésus apparaissent toujours en compagnie de Marie.

*La seconde théorie*, dont le plus célèbre défenseur fut Epiphane de Salamine (IV<sup>e</sup> s.) prétend que les frères et sœurs de Jésus seraient des enfants de Joseph, nés

d'un premier mariage. Compatible avec la virginité perpétuelle de Marie, avec l'utilisation du mot "adelphos", et avec la présence de la fratrie auprès de Marie, elle reste l'hypothèse privilégiée de nombreuses Eglises orientales. Cependant, elle rend difficilement compréhensible l'insistance de Luc sur la primogéniture de Jésus quant à l'héritage du Royaume de David.

*La troisième théorie*, qui fait des frères et sœurs de Jésus des cousins ou des proches parents est liée à Saint Jérôme qui a attaqué dans un ouvrage virulent, "*Contre Helvidius*", la théorie des frères biologiques. Bernheim rappelle que Paul a écrit directement ses épîtres en grec (probablement sa langue maternelle) et se demande "pourquoi Paul, qui connaissait personnellement Jacques et devait connaître la nature exacte de sa parenté avec Jésus n'aurait-il pas employé le mot "anepsios" s'ils avaient été cousins". Par ailleurs, Flavius Josèphe présente Jacques comme le "frère de Jésus", or Josèphe utilise fréquemment le mot "anepsios" dans ses œuvres.

Il est évident que c'est la théorie helvidienne qui a la préférence de notre auteur. Rappelons à ce propos ce qu'écrivait récemment un autre théologien catholique, Michel Quesnel : "La préférence donnée à l'une ou l'autre de ces théories ne relève pas d'arguments historiques, mais de choix théologiques et confessionnels"<sup>2</sup>

### *La communauté judéo-chrétienne*

Jacques fut le symbole et le représentant le plus éminent d'une Eglise primitive profondément enracinée dans la tradition juive. Il considérait Jésus comme l'agent eschatologique choisi par YHWH pour annoncer l'arrivée imminente du Royaume de Dieu et demander le repentir des fils d'Israël. Jacques pensait que, par Jésus, la promesse faite à Israël était en train de se réaliser. A part sa croyance dans le statut et la mission exceptionnels de Jésus et quelques pratiques rituelles spécifiques, rien ne le distinguait de beaucoup de Juifs de son temps. Il aurait certainement été surpris si on lui avait appris qu'il adhérait à une nouvelle religion.

Jacques s'opposait à Paul et à son message qui impliquait une redéfinition de l'identité d'Israël et du rôle de la Loi. Paul envisageait une communauté unifiée de Juifs et de Gentils qui transcendait les frontières traditionnelles et la spécificité du judaïsme. C'est la raison pour laquelle Jacques fut souvent considéré comme le symbole d'une communauté chrétienne fossilisée, incapable de percevoir le caractère radical du message de Jésus et toutes les implications de sa résurrection. Mais, vers 62, au moment de son supplice, les communautés reconnaissant son autorité constituaient sans doute la grande majorité du monde chrétien. Sa mort fut

---

<sup>2</sup> Michel Quesnel . *Le Monde de la Bible*, 1997, 105, 25.

très durement ressentie par le mouvement des disciples de Jésus et la ruine du Temple, quelques années plus tard, mit certainement fin à la primauté indiscutée de l'Eglise de Jérusalem. Le christianisme perdit son centre de gravité géographique, spirituel et doctrinal. Les Eglises d'Antioche, de Rome et d'Alexandrie acquirent de plus en plus d'autonomie et d'influence.

La destruction de Jérusalem en 70 finit par provoquer la marginalisation des judéo-chrétiens dans une Eglise de plus en plus acquise aux idées de Paul et dominée par les Gentils. Les judéo-chrétiens qui revendiquaient leur identité juive, ont longtemps formé l'un des mouvements qui luttaient pour la suprématie à l'intérieur de la communauté juive. Mais, avec le temps, leurs chances de succès s'amenuisèrent. Le Messie qu'ils proclamaient n'était toujours pas revenu et le mouvement qui se réclamait de lui était plus florissant chez les Gentils. Tout cela ne devait pas aider leur mission chez les Juifs. Lorsque, avec la victoire du mouvement rabbinique, l'hétérodoxie ne fut plus guère tolérée, la plupart des Juifs les considérèrent comme des hérétiques.

Il est très intéressant de noter, comme le fait l'auteur, que les judéo-chrétiens furent expulsés, par le moyen des *Birkat Hamminim* (Bénédiction des hérétiques), des synagogues contrôlées par les rabbins, héritiers des Pharisiens. Rejetés par la communauté juive et de plus en plus mal à l'aise dans la "Grande Eglise", ils eurent le choix entre trois options : retourner dans la Synagogue juive en abandonnant leur foi en Jésus-Christ; s'intégrer dans la Grande Eglise en cessant d'observer la Loi mosaïque; ou former des communautés séparées et marginalisées, dans lesquelles la Loi continuait d'être pratiquée. Ceux qui choisirent les deux premières options ne laissèrent aucune trace. Ceux qui adoptèrent la troisième nous sont connus sous le nom d'ébionites ou de nazôréens. Restes fossilisés de l'Eglise primitive, ils furent rapidement considérés, par les "chrétiens" aussi, comme des hérétiques.

Ils ne disparurent pas complètement de la scène de l'histoire. On les voit réapparaître à l'occasion de la naissance de l'Islam. L'auteur cite abondamment Hans-Joachim Schoeps pour qui l'Islam a indubitablement recueilli l'héritage judéo-chrétien : "la dépendance de Mohammad à l'égard du judéo-christianisme ne fait aucun doute (...) Si le judéo-christianisme a disparu dans l'Eglise chrétienne, il s'est en revanche conservé en Islam et y a trouvé sa place dans quelques unes de ses impulsions directrices"<sup>3</sup>.

Les conceptions théologiques des judéo-chrétiens nous demeurent mal connues. Les seuls témoignages directs sont quelques extraits des Evangiles qu'ils

---

<sup>3</sup> Hans-Joachim Schoeps. *Theologie und Geschichte des Judenchristentums*, Tübingen, 1949.

utilisaient ainsi que la littérature pseudo-clémentine. Il est probable que certains écrits judéo-chrétiens aient été préservés grâce à leur intégration dans des textes de l'Islam. C'est sans doute le cas de la source judéo-chrétienne dont use l'auteur musulman de *l'Évangile de Barnabé*, dont il ne reste qu'une version italienne du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>.

L'image et le prestige de Jacques ont dans une large mesure suivi les vicissitudes du judéo-christianisme. Mis à part les communautés judéo-chrétiennes qui l'avaient tout particulièrement exalté, il a été l'objet d'une grande vénération dans certaines communautés gnostiques. Même l'Eglise pagano-chrétienne de Jérusalem a continué à honorer Jacques "son premier évêque". Mais, souligne Bernheim, "pour les maîtres à penser de la Grande Eglise, Jacques devint une source d'embarras (...), le "frère du Seigneur", qui n'était pas l'un des Douze, s'insère mal dans le schéma de la succession apostolique et s'accorde mal avec la primauté de Pierre. Il ne pouvait plaire à une Eglise d'origine surtout païenne et détachée de la Loi".

Plus loin, l'auteur ajoute : "Jacques n'allait décidément pas dans le sens de l'Histoire. Il fut donc relégué dans un rôle de figurant. Pendant des siècles et des siècles, il a végété dans une demi-obscurité qui commence lentement à se dissiper."

Malgré la persistance de nombreuses zones d'ombre, cet ouvrage apporte un éclairage saisissant sur le personnage énigmatique de Jacques. Pierre-Antoine Bernheim utilise pour cela toutes les sources disponibles. Son exercice de "réhabilitation" est conduit avec brio et érudition; il communique au lecteur son enthousiasme pour le sujet, ainsi que le désir d'en savoir davantage...

### *Jacques, Pierre, Paul et les autres*

Il est également question de Jacques dans l'ouvrage d'Etienne Trocmé qui replace les principaux leaders de l'Eglise naissante, à savoir, Jacques, Pierre et Paul, dans un cadre plus élargi. Lui aussi défend un héros, qui n'a guère besoin d'être réhabilité, tellement son influence a été et demeure éclatante, puisqu'il s'agit de Paul. Trocmé, spécialiste reconnu du Nouveau Testament qu'il a enseigné pendant des décennies à l'Université de Strasbourg, nous livre, dans *L'Enfance du Christianisme*, avec une élégante simplicité, le fruit de ses recherches et de ses réflexions. Il fait revivre l'histoire de "cette obscure secte juive de Palestine qui s'est transformée après un siècle d'existence en une religion nouvelle largement distincte du judaïsme et à laquelle ont adhéré une majorité de croyants d'origine païenne".

---

<sup>4</sup> Luigi Cirillo et Michel Frémeaux, *Évangile de Barnabé*, Paris, Beauchesne, 1977.

La thèse de l'ouvrage est limpide : l'identité chrétienne ne s'est pas formée toute seule, ni d'un coup, mais au cours d'un long processus où le dialogue conflictuel avec le judaïsme a joué un rôle éminent. C'est donc très progressivement et "après des débuts tâtonnants et incertains que les communautés chrétiennes ont pris conscience de leur spécificité et de leur identité".

Les chrétiens n'avaient aucun intérêt à se séparer du judaïsme, tant ils se sentaient partie intégrante du peuple juif. Si la séparation a bel et bien eu lieu, c'est que le judaïsme avait subi après la ruine du Temple de Jérusalem en 70, une mutation profonde. Privé de son culte et de son sanctuaire, menacé d'éclatement, il n'avait dû sa survie qu'à une réforme radicale lancée par une école de rabbins pharisiens (repliés dans la ville de Jamnia) dont les idées s'étaient imposées à presque toute la diaspora en une vingtaine d'années. Dès l'an 90, l'accord s'était ainsi réalisé entre la grande majorité des synagogues pour écarter des communautés juives tous les non-conformistes rebelles à la doctrine des réformateurs, dont les chrétiens faisaient partie. Ainsi exclus, les chrétiens avaient quelque peine à trouver un nouvel équilibre.

L'auteur montre bien que la découverte du christianisme par lui-même ne date que de l'extrême fin du Ier siècle de notre ère. Ainsi qualifie-t-il d' "enfance du christianisme les trois quarts de siècle qui ont suivi la mort de Jésus sur la Croix". "Certes, ajoute-t-il, le christianisme est né avec la foi en la résurrection du Christ. Mais comme un enfant ne se découvre comme une personne autonome qu'après avoir vécu des expériences multiples, de même la religion du Christ n'est parvenue à la conscience d'elle-même qu'après bien des événements, dont le moindre n'a pas été le sevrage du judaïsme qu'il a subi à partir de 90 de notre ère. Jusqu'alors, les chrétiens se considéraient comme des Juifs ou des sympathisants du judaïsme, comme il y en avait tant autour des synagogues. On ne peut comprendre leur aventure spirituelle et leur littérature de cette époque que si l'on prend conscience de cette donnée".

D'une plume alerte, Etienne Trocmé expose sa pensée limpide et épurée, née d'une très longue fréquentation des textes néo-testamentaires et brosse en 220 pages d'un texte aéré une fresque magistrale de l'histoire des premiers chrétiens dans laquelle il ne craint pas de quitter les idées reçues et les thèses majoritaires. Ainsi attribue-t-il aux Esséniens de Qumran une influence forte sur le christianisme naissant (rituels, culte, formes institutionnelles, lecture des Ecritures, titres messianiques attribués à Jésus) et aux Hellénistes un rôle déterminant à partir de leur expulsion de Jérusalem et de leur migration vers Antioche qui va inaugurer la mission hors du judaïsme. Mais, c'est à l'apôtre Paul qu'il consacre le corps central



de l'ouvrage. "L'auteur voue une admiration à peine voilée à ce surdoué de la chrétienté naissante, hérétique de la Synagogue, schismatique, marginal, théologien hors pair"<sup>5</sup>. Le conflit avec l'aile judaïsante de la chrétienté, cristallisé dans le conflit avec Pierre à Antioche provoque chez Paul une fuite en avant : rupture brutale avec Jacques et Pierre et développement d'une stratégie missionnaire qui coupe les ponts avec la Synagogue. Comme on le sait, cette stratégie fut un succès en Asie mineure et en Grèce.

### Les années 60 -70

Au début des années 60 de notre ère, l'Eglise chrétienne était un groupe de taille modeste, assez solidement organisé autour de Jérusalem. Au sein du judaïsme de son temps, elle constituait une petite minorité ardente qui avait une influence réelle sur l'opinion juive et Jacques, son chef, jouissait d'un prestige considérable auprès du peuple en raison de sa piété exemplaire. Les églises de la diaspora lui reconnaissaient une primauté doctrinale et disciplinaire complète. Sur ce point, les thèses de Trocmé et Bernheim se rejoignent parfaitement.

Les Hellénistes, qui avaient rompu avec Jérusalem un quart de siècle plus tôt, subsistaient sur la côte syro-phénicienne, mais avaient beaucoup perdu de leur élan initial. Quant aux Eglises fondées par Paul, elles étaient très désemparées par l'emprisonnement puis la mort (vers 62-64) de leur apôtre. Elles ne pesaient pas lourd, elles non plus.

Une série d'événements dramatiques allait ébranler l'édifice que la mort de Paul, le grand contestataire, semblait consolider. Le premier de ces épisodes fut le meurtre de Jacques en 62. Le coup était rude pour l'Eglise qui tirait une bonne partie de son prestige de la présence à sa tête d'un personnage proche de Jésus et renommé par sa grande piété. On tenta de maintenir l'institution en élisant à la place de Jacques, Siméon, fils de Clopas, oncle de Jésus, mais ce parent du Seigneur n'eut jamais la même autorité que son prédécesseur. Par la suite un épiscopat collectif semble avoir été exercé par les fils de Jude, autre "frère" de Jésus.

La mort de Jacques, le flottement relatif à sa succession, le terrible ébranlement de la Guerre Juive et ses suites avaient eu raison de la position dominante de l'Eglise de Jérusalem. L'apôtre Pierre avait subi le martyre avant la fin des années 60 et n'avait pas eu de continuateur de la même envergure que lui. Les chrétiens de Rome étaient décimés par la persécution néronienne.

Ainsi vers l'an 70, les Eglises chrétiennes avaient perdu les trois protagonistes de la première génération, Jacques, Pierre et Paul. Pourtant,

---

<sup>5</sup> Daniel Marguerat. *Le Monde de la Bible*, 1997, 105, 64-65

l'ébranlement pour ce petit groupe chrétien n'était rien par rapport à celui que le judaïsme subissait : ruine du Temple, fin du culte sacrificiel, fin des pèlerinages. Les initiatives prises par un vieux rabbin, Yohanan ben Zakkai, allaient sauver une certaine forme de judaïsme de la dissolution et de l'éparpillement.. Comme les autres partis du judaïsme palestinien avaient été détruits par la Guerre Juive (sadducéens, zélotes, esséniens), c'est une forme pharisienne de la religion juive qui s'imposa partout. Les partisans de Jésus-Christ furent ainsi exclus des synagogues. C'est alors seulement qu'on assista à un réveil progressif des héritiers de Paul et à un début de "contre-offensive" chrétienne.

### La fin du Ier siècle

Vers l'an 100, les liens unissant les Eglises chrétiennes aux synagogues sont presque partout rompus. Même les autorités romaines ne confondent plus les chrétiens avec les Juifs et persécutent les premiers en connaissance de cause.

A cette époque, prennent forme les écrits johanniques dont Trocmé effectue une magistrale synthèse critique : "L'exclusion des synagogues, la concurrence avec les disciples du Baptiste et le rapprochement désormais inévitable avec les communautés nées de l'action de Paul ont été autant de motifs pour la rédaction du IVème évangile vers 100-110. Les disciples de Jean ont voulu alors exprimer leur sensibilité et leur christologie dans une œuvre littéraire importante. L'auteur du IVème évangile (qui utilise souvent le mot "Juifs" pour désigner les adversaires et les interlocuteurs de Jésus) est, malgré les racines juives de sa pensée, extérieur au judaïsme de son temps, repris en main par les réformateurs de Jamnia et considéré comme le principal adversaire du christianisme".

Le premier siècle de l'histoire du christianisme a été marqué par plusieurs tournants aussi inattendus que décisifs : la mort prématurée de Jésus, les apparitions du Ressuscité, l'installation des disciples à Jérusalem, les secousses causées par les Hellénistes, la rupture de Paul avec la Grande Eglise, la terrible tempête des années 60, la relance du judaïsme par l'école rabbinique, l'exclusion des *minim* des synagogues vers 90-100 et l'ouverture du grand débat sur l'intégration du christianisme au sein de la société gréco-romaine. Aux environs de l'an 100, les chrétiens ont renoncé à se présenter comme les Juifs les plus authentiques. Ils ont procédé à des choix déchirants, mais décisifs pour l'avenir. Leur christologie et leur ecclésiologie ont pris leur forme définitive. "L'âge adulte" approche pour le

Christianisme, avec son lot de problèmes nouveaux. Son enfance est alors bien terminée.

Le texte de Trocmé est une œuvre de synthèse audacieuse par sa sobriété, construite presque entièrement sur les sources néo-testamentaires, que l'auteur a magistralement articulées entre elles. Il a tenté de restituer les pièces manquantes avec rigueur et prudence mais n'a pas craint de frayer des chemins inédits. Sa construction historique est une re-construction qui prend en compte la pluralité et la diversité des courants à l'origine de la chrétienté. On peut seulement regretter le fait qu'il ne s'attarde pas suffisamment sur les différentes christologies élaborées au cours de ce premier siècle de christianisme, qui sont, en revanche, très clairement exposées et analysées par Perrot, dans un ouvrage récent<sup>6</sup>. Mais ce panorama ne pouvait sans doute pas souffrir qu'il s'appesantît trop sur les développements théologiques et christologiques. Son idée forte est avant tout que le christianisme n'accèdera au statut de religion autonome que vers le milieu du II<sup>e</sup> siècle lorsque les Pères apologistes achèveront son émancipation à l'égard de sa matrice juive. De fait, toutes les tensions connues avant la ruine du Temple ne s'évanouiront pas d'un coup, même si par la suite l'histoire oubliera les querelles. Finalement, la tradition post-apostolique réunira Pierre et Paul dans une même ferveur et aboutira à l'élaboration de la christologie canonique.

Mais qu'advint-il de la figure de Jacques, défendue et illustrée par Bernheim, et des tenants de la tradition judéo-chrétienne (ou plutôt des traditions judéo-chrétiennes, car celle-ci, à l'image du judaïsme ambiant, n'était guère monolithique), laissés à eux-mêmes et à leurs "déviances"? Des centaines de travaux ont été consacrés au judéo-christianisme et à ses avatars orthodoxes ou sectaires, dont on retiendra notamment ceux de Jean Daniélou. Le lecteur pressé, mais intéressé de savoir quel a été le terme de cette trajectoire, pourra se reporter aux notices sur "les nazaréens et les ébionites" donnés en appendice de l'ouvrage de Perrot<sup>7</sup> déjà mentionné plus haut.

A la jointure de l'histoire, de l'exégèse biblique et de la théologie, l'« enfance » du christianisme fera encore couler beaucoup d'encre.

---

<sup>6</sup>Charles Perrot. *Jésus, Christ et Seigneur des Premiers Chrétiens, une christologie exégétique*. Collection "Jésus et Jésus-Christ", n°70, Paris, Desclée, 1997, 322 pages.

<sup>7</sup>op. citat.